This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B99199

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES

SAINTE-BEUVE

PORTRAIT LITTÉRAIRE

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules BARDOUX, Directeur.

G. VATTIER

SAINTE-BEUVE

PORTRAIT LITTÉRAIRE

NOUVELLE ÉDITION

Augmentée de notes et éclaircissements

« Hoc tempore
Obsequium amicos, veritas odium parit. »
TÉRENCE.

PARIS
LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15

1892

DMR

B99799

PQ2391
Z5V3

AVERTISSEMENT

De 1861 à 1866, j'ai publié dans la *Correspondance littéraire*[1] des études de critique recueillies plus tard en volumes sous le titre de *Galerie des Académiciens*[2]. L'édition est aujourd'hui épuisée, et d'indulgents amis m'ont pressé d'en donner une seconde. Je ne cède que dans une étroite mesure à cette sollicitation en réimprimant, surtout pour eux, l'étude sur Sainte-Beuve qui ouvrit la série de mes portraits. Un autre motif encore a pesé d'un certain poids sur ma détermination. Le tome II de la correspondance de C.-A. Sainte-Beuve, dont j'ai eu tardivement connaissance, renferme une lettre récriminatoire, adressée à M. Bersot, coupable d'avoir rendu compte de la *Galerie des Académiciens* dans le *Journal des Débats*. Il m'a semblé, autant qu'on peut être bon juge des choses personnelles, intéressant de réunir, pour un petit nombre de curieux,

1. « Je trouve sur ma table ce numéro de la *Correspondance littéraire* (1863) où est la lettre de M. Ingres. Ce petit journal a beaucoup de publicité, surtout à l'étranger. » (SAINTE-BEUVE, *Lettre à la Princesse*, p. 83.) Cette note était indispensable ; on le reconnaîtra par la suite.

2. *Galerie des Académiciens*, par G. Vattier ; Paris, Amyot, 1863-1866, 3 vol. in-12.

sous la même couverture, le portrait dont s'est plaint l'original et le factum où cette plainte s'est exhalée. Si j'ai fait suivre ces deux morceaux de quelques pages nouvelles, ce n'est pas dans l'unique dessein de me défendre contre des inculpations posthumes; mais j'ai cru nécessaire, en reproduisant un travail sur lequel trente années ont passé, — et sans autres modifications que de légères retouches de style et une douzaine de notes datées, — de dégager mon jugement de toute entrave et d'éclairer d'une lumière toujours ménagée des points laissés jadis dans la pénombre.

Octobre 1891.

M. SAINTE-BEUVE[1]

I

« Un personnage fin, délicat, exquis, perfide, » a dit M. Sainte-Beuve de la seconde Marguerite de Navarre. Je ne sais pourquoi cette phrase me revient à l'esprit au début d'une étude sur l'un des écrivains les plus curieux

1. Charles-Augustin Sainte-Beuve naquit à Boulogne-sur-Mer, le 22 décembre 1804. Au sortir du collège, où il avait obtenu de brillants succès, il suivit d'abord la carrière médicale, et, en faisant son externat, il commença à écrire dans le *Globe* des articles d'histoire, de philosophie et de critique. L'apparition des *Odes et Ballades* de V. Hugo le décida à se vouer tout entier à la littérature. Il publia successivement : *Tableau de la poésie française au seizième siècle* (1828), les *Poésies de Joseph Delorme*, des *Portraits* dans la *Revue de Paris*, et les *Consolations* (mars 1830). Après la révolution de juillet, il écrivit de nouveau dans le *Globe* devenu saint-simonien, et ne tarda pas à être attaché par M. Buloz à la *Revue des Deux Mondes*, et par A. Carrel au *National*. Les *Critiques et portraits littéraires* (1832-1839, 5 vol.), *Volupté* (1834), un nouveau recueil de poésies, les *Pensées d'août* (1837), furent suivis du premier volume de l'*Histoire de Port-Royal* (1840), qu'il avait ébauchée dans un cours public à Lausanne en 1837, et dont le quatrième volume ne parut que huit ans plus tard. En 1840, il fut nommé, sous le ministère de M. Thiers, bibliothécaire à la Mazarine, et, en 1844, il remplaça Casimir Delavigne à l'Académie française, où, le 27 février 1845, il fut reçu par Victor Hugo. Quelque temps après la révolution de février, la publication de son nom, comme pensionnaire des fonds secrets, dans la *Revue rétros-*

et les plus intéressants de ce temps-ci. Lorsque je l'ai lue, il m'a semblé qu'elle pouvait, avec certaines réserves, donner de celui qui l'a écrite une idée à peu près exacte; après réflexion, j'ai reconnu qu'il n'y avait pas lieu de s'y arrêter, car elle ne définit pas assez; elle est

---

pective, l'amena à donner sa démission de bibliothécaire et à se retirer momentanément en Belgique. Nous devons dire que M. Sainte-Beuve a protesté n'avoir jamais reçu aucun secours du ministère, et que, dans notre conviction, sa parole mérite toute confiance. Il entra au *Constitutionnel* en 1850, y continua, sous le titre de *Causeries du lundi*, la suite de ses portraits littéraires, passa au *Moniteur* en 1852, et obtint au Collège de France la chaire de poésie latine, que l'hostilité de la jeunesse l'empêcha de remplir. Sans cesser d'écrire dans le journal officiel, il devint successivement collaborateur de la *Revue contemporaine*, de l'*Athenæum français* et de la *Revue européenne*, et, à la fin de 1857, fut nommé maître de conférence à l'École normale, fonction qu'il exerce encore actuellement.

— Il convient aujourd'hui (1891) de reprendre et de compléter la partie bibliographique de cette inoffensive notice, si furieusement incriminée : *Tableau de la poésie française au seizième siècle*, 1828; — *Poésies de Joseph Delorme*, 1829; — *les Consolations*, 1830; — *Portraits littéraires*, 1832; — *Volupté*, 1834; — *Pensées d'août*, 1837; — *Poésies diverses*, 1839 (?) (Sur la garde d'un exemplaire de ce volume non daté ni signé, passé en vente publique au mois de mars 1890, Sainte-Beuve avait écrit : « Ces vers sont de moi. Aujourd'hui on me croit seulement un critique, mais je n'ai pas quitté la poésie sans y avoir laissé tout mon aiguillon. »); — *Histoire de Port-Royal*, 1840; — *Portraits contemporains* 1842; — *Livre d'amour*, 1843; — *Causeries du lundi*, 1857-1862; *Études sur Virgile*, 1857; — *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 1860; — *Nouveaux lundis*, 1863-1870; — *le Comte de Clermont et sa cour*, 1868; — *Proudhon, sa vie et sa correspondance*, 1872; — *Premiers lundis*, 1875; — *Lettres à la Princesse*, 1875; — *les Cahiers de Sainte-Beuve* (notes recueillies par M. Troubat), 1876; — *Chroniques parisiennes*, 1876; — *Correspondance*, 1877-1880. La plupart de ces ouvrages ont eu de nouvelles éditions revues et considérablement retouchées.

Sainte-Beuve est mort le 13 octobre 1869.

trop nette et trop précise. M. Sainte-Beuve n'est pas une figure qu'on puisse peindre d'un trait, mais bien par des retouches multipliées, en employant ses procédés lents, sans doute, un peu confus et sinueux, mais qui, à la longue, arrivent à un résultat et produisent un portrait ressemblant. Il faudrait donc, pour parler de M. Sainte-Beuve, avoir son art de nuances et de sous-entendus, sa fécondité de ressources, et tenir cette plume savante dont il se sert comme d'un bistouri pour opérer sur l'épiderme moral. C'est beaucoup demander, et ce n'est pas trop; aussi, dois-je l'avouer, j'ai longtemps hésité avant d'essayer de reproduire ce modèle si mobile et si fuyant, qui change d'attitude avec tant de souplesse, qui se tourne et se retourne, se montrant parfois de face, plus souvent de profil, et qu'on ne saurait saisir qu'à l'aide d'une observation persévérante. Ce qui me donne le courage de tenter cette hardie entreprise, c'est que j'ai intellectuellement beaucoup vécu avec M. Sainte-Beuve, et que, dans ces derniers temps, j'ai relu, plume en main, tous les volumes qu'il a publiés. Je m'efforcerai donc de suivre cet esprit ondoyant à travers toutes ses transformations, et de le retrouver sous les influences contraires qu'il a subies. Pendant la première partie de sa carrière, M. Sainte-Beuve a semblé un caméléon littéraire prenant la couleur des lieux qu'il fréquentait : on sait qu'il en a fréquenté beaucoup et de nature très diverse. Plus tard il a cherché à dégager sa personnalité, et il est arrivé à une indépendance d'esprit qu'il n'est pas possible de contester. Pour être lui-

même, pour projeter son ombre au lieu de marcher dans celle des autres, il a brisé bien des liens qui lui étaient chers, il a renoncé à des admirations où son cœur se complaisait; mais le regard tourné vers le but qu'il s'était sans doute fixé, la recherche de la vérité, il n'a pas reculé, pour le toucher, devant les plus cruels sacrifices.

En parlant des transformations de M. Sainte-Beuve, je n'entends pas dire qu'elles aient été complètes, qu'il se soit renouvelé du tout au tout, et que sa personnalité ait entièrement disparu sous les habits bariolés qu'il a revêtus. Loin de là, il y a des parties de lui-même qui ne se sont jamais modifiées, des ardeurs que l'âge et une autre manière de voir et de sentir n'ont pas refroidies, un certain fond qui a subsisté. Sous les palmes vertes de l'académicien, le cœur de Joseph Delorme a plus d'une fois tressailli. A bien examiner les choses et en se plaçant à un point de vue un peu large, on pourrait soutenir que ces transformations (celles qui n'ont pas été calculées) ne sont qu'à la superficie. Cela peut paraître une contradiction; mais quand il s'agit de M. Sainte-Beuve, il ne faut pas craindre d'être parfois en désaccord avec soi-même. Ainsi, malgré la diversité que j'ai signalée, il offre, sous un rapport, un remarquable caractère d'unité : il a toujours été un critique. Sans doute ses opinions ont varié, et je l'en félicite, — j'entends ses opinions littéraires; — son goût s'est déplacé, et je l'en félicite encore, il a adoré ce qu'il avait brûlé et brûlé ce qu'il avait adoré; peu importe, le caractère général n'est

pas atteint. Sous quelque forme que sa pensée se soit produite, quel que soit le genre qu'il ait cultivé, il reste critique en dépit de tout et peut-être de lui-même. Je retrouve le critique partout, sous le poète comme sous le romancier et l'historien; il les domine, il les efface, et en somme il leur survit. Il a si bien senti en quoi il excellait que, malgré les tendresses conservées pour les premiers essais, il s'est restreint de lui-même et n'a plus voulu être qu'un critique. Ce rôle accepté, il l'a tellement agrandi, qu'il pourrait mériter le surnom que M.-J. Chénier donnait à la Harpe de *grand Perrin Dandin de la littérature.* Comme la Harpe[1], mais avec de tout autres qualités, M. Sainte-Beuve a jugé les vivants et les morts. Poètes, philosophes, romanciers, moralistes, écrivains militaires et religieux, simples causeurs ou diseurs de bons mots, femmes de lettres, de salon et d'alcôve, les écrivains de tous les temps et de toutes les langues, depuis Virgile jusqu'à M. Feydeau, ont été ses justiciables. Il les a jugés, rejugés et déjugés. Il s'est constitué tribunal à plusieurs juridictions, cassant ses premiers arrêts, revenant sur des acquittements, adoucissant ou aggravant les peines; tel, qui était sorti de son tribunal couronné de lauriers, a été repris depuis

1. Un la Harpe (la comparaison ne dut pas lui déplaire) avec des vues plus étendues, plus de souplesse, d'ingéniosité, de variété, et surtout avec une dextérité autrement grande à disséquer un oiseau-mouche. Ce n'est pas lui qui se fût avisé d'écraser Marivaux sous un in-8° de 610 pages. En deux articles il a dit sur ce raffiné tout ce qu'il fallait. (1891.)

et sévèrement condamné. M. Sainte-Beuve a pris à tâche d'introduire dans la littérature une sorte de discipline et d'y mettre de l'ordre, et, faisant pour les écrivains ce qu'il a reproché à M. Cousin (dans une agréable notice en tête des *Maximes* de la Rochefoucauld) d'avoir fait pour les femmes du XVIIIe siècle, il les a « classés, cliqués, claqués ».

Avant d'aller plus loin, qu'il me soit permis de poser une limite que je ne dois pas franchir. On a su gré, avec raison, à M. Sainte-Beuve d'avoir mêlé la biographie à la critique, et confondu l'homme et l'écrivain pour les compléter l'un par l'autre. Cet ingénieux procédé, qui ne présente aucun danger avec les morts, exige, pour être appliqué aux vivants, une mesure et un tact extrêmes. En si délicate matière, M. Sainte-Beuve, malgré son adresse incontestable, n'a pas toujours su éviter le péril; plus d'une fois il a cédé à la séduction des demi-mots et des finesses qui n'étaient pas perdus pour les entendeurs; plus d'une fois, en jouant avec la flamme, il a brûlé ses doigts et un peu aussi ceux des autres. Averti par son exemple, je m'interdis toute échappée sur l'homme; l'écrivain sera seul l'objet de cette étude, mais l'écrivain tout entier, sans réserve ni ménagement. Je demande la permission d'expliquer ce dernier mot. M. Sainte-Beuve écrivait, en 1845, dans le court avertissement qui précède ses portraits contemporains : « Même en énumérant les qualités des talents amis, il y a un mot qu'il ne faudrait jamais perdre de vue, le *circum præcordia ludit,* qu'un

satirique accorde à l'aimable Horace : se jouer autour du cœur de ceux mêmes qu'on caresse, et montrer qu'on sait les endroits où l'on ne veut pas appuyer. » Que M. Sainte-Beuve s'interroge. Est-il toujours resté fidèle à son programme[1] ? Je connais cette pente glissante au bas de laquelle l'amour-propre et non la malignité nous entraîne fatalement. D'abord on a posé légèrement le doigt sur les endroits délicats, afin de prouver sa perspicacité, puis on finit, pour me servir d'une expression de M. Sainte-Beuve, par y mettre les quatre doigts et le pouce. Sur ce point, je ne m'impose aucune restriction et, si je rencontre par hasard les endroits dont il est question, je ne m'engage nullement à ne pas appuyer. Ces conditions établies, je viens au poète.

J'ai abordé fort tard les poésies de M. Sainte-Beuve. En ouvrant le volume dans lequel il a réuni ses trois recueils de vers, j'étais tout impressionné par une note des *Harmonies* de M. de Lamartine. Je me figurais qu'en 1828 il y avait eu un autre Sainte-Beuve que celui qui m'était connu, un Sainte-Beuve « pâle, frêle, sensible jusqu'à la maladie, poète jusqu'aux larmes, ayant une grande analogie avec Novalis, avec les poètes intimes qu'on nomme lakistes en Angleterre », enfin, s'il faut livrer mon propre sentiment, un Sainte-Beuve

1. Il a plus souvent blessé que caressé. On peut lui appliquer sa remarque sur Racine : « Il savait le bon endroit pour les piqûres et se plaisait à l'irritation qu'il causait. » Il a été un artiste consommé en ce genre. (1891.)

doux et voilé, un peu faible et vague, sans effusions lyriques, mais pénétrant par un certain charme discret et une grâce attendrie. Quelle déception m'attendait et combien le poète était loin de l'idéal que j'avais rêvé! Le recueil de Joseph Delorme fut salué, à son apparition, d'un mot cruel que je ne répéterai pas, mais dont je ne puis m'empêcher de reconnaître la justesse. Que trouve-t-on en effet dans ces vers d'un poète de vingt-quatre ans, même en faisant la part de l'époque? Des émotions factices, des sentiments exagérés, traduits dans une forme pénible, tantôt tendue jusqu'à l'hyperbole, tantôt simple jusqu'à la platitude; une étrangeté de mauvais aloi, un mélange de sensualité, que nous retrouverons dans *Volupté,* et de psychologie nébuleuse; l'effort de la faiblesse qui s'enflait en regardant M. Victor Hugo; rien de jeune, de frais, d'odorant! Dans cette espèce de confession, qui sert d'introduction aux poésies de Joseph Delorme, M. Sainte-Beuve revendique comme son maître André Chénier; mais l'imitation de ce dernier des Grecs ne se révèle que par les plus mesquins côtés, toujours faciles à reproduire. Le sourire de la muse, le ressouvenir de la beauté antique, l'accent vrai, ému, tendre ou viril, tout cela est absent. Si vous voulez marquer d'un seul trait la ligne de démarcation entre les deux poètes, comparez la pièce de *Rose* avec les élégies d'André ; la grâce amoureuse, l'abandon, une chaleur communicative, qui fait pardonner un peu de licence, ont disparu, remplacés par la crudité et l'érotisme à froid. André Chénier n'est pas là; j'y

verrais plutôt Parny, « converti à la rime[1] », non à l'image et à la passion, et venu à point pour applaudir *Antony*. Un sonnet que je vais transcrire peut donner la mesure de la forme et de l'inspiration ordinaires de M. Sainte-Beuve.

Il est au monde un lieu, quel lieu! quelles délices!
Un bois, et dans ce bois un arbre; sous lequel
J'ai tant reçu de toi de bonheur immortel,
Où j'ai tant de tes yeux essuyé les calices;

Où tant de fois, criant comme dans des supplices,
Nous avons dit au temps qui fuit d'être éternel;
Où tu m'as tant aimé, tant appelé *cruel*,
Tant brûlé du poison de tes folles malices;

Que si jamais, un jour, une heure, un seul instant,
Femme, redevenue *ingrate* et résistant,
Devant moi, sous ce ciel qui tous deux nous regarde,

Tu pouvais, en passant, le front haut, sans me voir,
Au bal ou dans l'église insolemment t'asseoir; —
Que si tu m'oubliais jamais, — je te poignarde!

Voilà le poète quand il vibre et qu'il ne se perd pas en conversations d'une familiarité vulgaire, ou qu'il ne s'oublie pas dans ces méditations bizarres et vides dont les *Rayons jaunes* sont la plus burlesque expression. Mais où donc est le jeune homme *sensible jusqu'à la*

1. Pas toujours. Dans une pièce des *Pensées d'août* (Monsieur Jean), il fait rimer *de* avec *dieu*. A la vérité il nous avertit, dans une de ces notes dont il n'était pas assez sobre, que *de*, « du moment qu'on s'arrête tout court, se prononce *deu* ». (1891.)

maladie, poète jusqu'aux larmes? Je ne l'aperçois pas, et j'en viens à me demander s'il y eut jamais en Joseph Delorme un poète sincère. M. de Lamartine s'est entretenu avec lui dans un jardin de quartier retiré, à l'ombre des grands arbres, au milieu des colombes. Je ne puis douter de la parole de M. de Lamartine et dois oublier certaines confidences où M. Sainte-Beuve raconte par quels manèges de diplomatie plus habile que délicate il s'est fait son fond de critique; hurlant avec les loups, bêlant avec les moutons, pour arracher à l'expansion confiante des aveux dont son talent a profité. Comment croire, après tout, qu'il ait commencé ce jeu de si bonne heure ? J'aime mieux reconnaître qu'aux années de la jeunesse il y eut chez M. Sainte-Beuve un poète sincère, ému, mais trop intime pour se répandre au dehors.

La publication des *Consolations* suivit de près celle des *Poésies de Joseph Delorme;* c'est le seul recueil, de l'aveu de M. Sainte-Beuve, qui fut reçu par le public d'une manière un peu favorable. L'inspiration est en quelque sorte la même, moins violente et moins bizarre toutefois, aussi peu originale, car M. Sainte-Beuve n'est pas de ceux qui peuvent dire :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

On rencontre par-ci par-là, dans les *Consolations,* une nuance finement saisie, un mouvement fugitif, un détail heureux, mais pas de souffle, rien qui éclate ou pénètre. Le sentiment poétique, l'âme, et par conséquent le goût, comme l'a si délicatement déduit Vauvenargues, man-

quent ; et pour trouver l'émotion il faut pousser jusqu'aux *Pensées d'août,* publiées en 1837, et lire la pièce suivante :

Quand de la jeune amante, en son linceul couchée,
Accompagnant le corps, deux Amis d'autrefois,
Que nous ne voyons plus qu'à de mornes convois,
A cet âge où déjà toute larme est séchée ;

Quand, l'office entendu, tous deux silencieux,
Suivant du corbillard *la lenteur qui nous traîne,*
Nous pûmes, dans le fiacre où six tenaient à peine,
L'un devant l'autre assis, ne pas *mêler nos yeux,*

Et ne pas nous sourire, ou ne pas sentir même
Une prompte rougeur colorer notre front,
Un reste de colère, un battement suprême
D'une amitié si grande et dont tous parleront ;

Quand, par ce ciel funèbre et d'avare lumière,
Le pied sur cette fosse où l'on descend demain,
Nous pûmes jusqu'au bout, sans nous saisir la main,
Voir tomber de la pelle *une terre dernière ;*

Quand chacun, tout fini, s'en alla *de son bord,*
Oh ! dites ! *du cercueil de cette jeune femme,*
Ou du sentiment mort, abîmé dans notre âme,
Lequel était plus mort ?

Il y a là un sentiment vrai, profond, humain, mais trop faiblement exprimé. La forme a toujours fait défaut.

---

1. J'avais pris soin de souligner plusieurs endroits pour prouver à Sainte-Beuve que les raffinements de son art ne m'avaient pas échappé ; ce sont des traits à la Claudien, des beautés de poète qui n'a pas la flamme intérieure, le grand souffle. (1891.)

Ni par l'imagination ni par le style, M. Sainte-Beuve ne s'est montré poète ; le choix des sujets, la manière de les traiter et certaines particularités curieuses à signaler trahissent le critique. C'est ainsi qu'il appellera, au bas des pages, l'attention du lecteur sur la richesse de la rime, sur des effets d'allittération ou d'assonance, qu'on laisse d'ordinaire aux autres le soin de relever et d'apprécier. Une telle préoccupation n'est pas d'un poète[1].

De M. Sainte-Beuve poète à M. Sainte-Beuve romancier, la transition est insensible ; nous passons de la poésie intime au roman intime, et nous nous retrouvons dans la même atmosphère lourde, pesante, malsaine. *Volupté* est moins un roman qu'un exercice de critique mystique, une étude de dissection, un cours de pathologie ; l'analyse peut s'en faire en une phrase (grand mérite s'il ne fallait pas distinguer ce qui est simple de ce qui est vide !). C'est la lutte de la chair et de l'esprit ; l'esprit triomphe, mais après avoir laissé tomber la chair dans d'ineffaçables souillures. Des cinq figures principales du roman, Mme de Couaën est la seule intéressante ; elle est peinte avec cette touche légère, délicate, caressante, discrète, que M. Sainte-Beuve retrouvera toutes les fois qu'il étudiera des femmes. Quant au héros, Amaury, M. Louis Veuillot l'a qualifié mieux que je ne pourrais le faire, le jour où il écrivait, en parlant de je

1. En définitive, et pour le laisser se juger lui-même, bien qu'il ait trouvé blessant ce procédé de conclusion, il lui a manqué la qualité qu'il proclamait la première, « cette candeur des nobles âmes qui devrait être le signe inaltérable du poète ». (1891.)

ne sais quel personnage : « Un paillard mélancolique. » Dès le début, l'auteur le pose franchement, comme s'il avait hâte de détourner de lui la sympathie des honnêtes gens. Nous le voyons courir au fond des bosquets pour réciter, « avec des pleurs abondants, le psaume *Super flumina Babylonis* », puis rentrer chez lui, ouvrir les poètes érotiques de l'antiquité, et s'attacher aux « passages suspects de volupté qui lui donnaient d'avance la sueur au front, et sur lesquels il courait comme sur des charbons de feu ». Je n'ai pas le courage de le suivre à travers ses dissertations métaphysiques, ses aspirations stériles, ses aveux scabreux et ses impures défaillances. Triste spectacle à contempler que celui de cette âme subtile et troublée, impuissante et molle, inaccessible à toute mâle passion comme au sacrifice héroïque, et qui se donne à Dieu par lâcheté.

Et maintenant s'il est vrai que dans ces sortes de romans l'auteur paye un peu de sa personne et se confesse en quelque point ; si dans *René, Adolphe* ou *Oberman* on peut retrouver quelque chose de Chateaubriand, de Benjamin Constant ou de Senancour, quelle sera la part de M. Sainte-Beuve dans *Volupté ?* Je crois qu'il ne serait pas difficile de l'indiquer, mais je m'abstiens de le faire ; ne suis-je pas déjà, peut-être, allé trop loin en soulevant cette question ? Il faut se contenter de relever cette phrase : « *Moi qui aimais tant à juger les autres,* » comme un aveu du critique, qui se montre, d'ailleurs, avec tous ses instincts et tous ses goûts, celui des citations, par exemple.

La forme confuse, entortillée, se contentant de l'à peu près, si dépourvue enfin des qualités françaises, que le poète avait adoptée, le prosateur en a hérité. Il s'enveloppe dans un brouillard qui, peu à peu, pèse sur le lecteur, l'énerve et l'endort. N'est-il pas nécessaire d'avoir reçu du ciel une bonne dose de patience pour continuer jusqu'au bout la lecture d'un livre dont voici un des passages les plus nets et les plus clairs :

« Chaque printemps qui reparaît est une jeunesse que nous offre la nature, et par laquelle elle revient tenter notre puissance de jouir et notre capacité pour le bonheur. Y trop résister n'est pas sage. Sur le coteau mystérieux où voltigent des danses inconnues, où luit un astre si charmant, on est monté une fois ou deux peut-être sans rien y voir de ce qu'on se figurait d'en bas ; on s'est lassé, et l'on est redescendu, le cœur et les pieds saignants, dans les ronces. Et l'astre désormais a beau luire, le bouquet d'en haut a beau s'éclaircir, des voix plus émues, des blancheurs plus légères ont beau en sortir et inviter, on regarde d'en bas d'un air incrédule, on ne veut risquer aucun essor, et l'on s'interdit ce que tout inspire. » Oh ! comme, en sortant de là, on soupire après un peu de naturel et de netteté, une page de Voltaire ou de Mérimée ! Et quelle guerre on pourrait lui faire, si l'on était enclin à cette critique de détails vers laquelle il penche de plus en plus ! Non seulement le style de *Volupté* n'est pas français dans le sens large du mot, mais encore il l'est rarement au point de vue de la simple grammaire ; le dédain de la correction

y passe toute mesure. C'est ainsi qu'il écrira : « La blancheur joue diversement à tous ces fronts. » A quoi bon multiplier les exemples[1] ?

En suivant pas à pas le critique dans les divers genres où M. Sainte-Beuve s'est essayé, j'arrive enfin à cette *Histoire de Port-Royal* dont les citoyens de Lausanne eurent la primeur. Que le critique se retrouve dans un tel ouvrage, rien de plus naturel. Seulement il y tient trop de place, et ses qualités autant que ses défauts ont nui à l'ensemble. L'horizon de l'historien s'est singulièrement rétréci, et au lieu d'un livre nous avons une série de portraits. C'est moins l'histoire de Port-Royal (le choix de ce sujet, traité, au début, par une âme presque croyante et, en finissant, par un esprit sceptique, n'est-il pas un des chapitres les plus piquants des variations de M. Sainte-Beuve ?) qu'une collection de *Causeries du lundi* sur des personnes tenant plus ou moins à ce célèbre établissement.

M. Sainte-Beuve n'embrasse jamais une époque dans son ensemble; il choisit d'ordinaire un coin qu'il étudie avec un soin minutieux. Cette tendance de son esprit le préparait mal à écrire une histoire de longue haleine; multipliez les coins tant que vous voudrez, vous n'ar-

1. Plus tard, à partir des *Causeries du lundi*, sa manière s'est dégagée et éclaircie. Il écrivait, en 1850, sous le charme de la prose de Voltaire : « Je voudrais donc nous remettre, me remettre moi-même tout le premier au régime de ce langage, clair, net et courant. » Dans cette seconde manière, celle où il dictait, plus simple et agréablement familière, on pourrait reprendre cependant l'abus d'une figure de rhétorique, l'apostrophe. (1891.)

riverez jamais à un tout. C'est le grave reproche qu'on peut faire à M. Sainte-Beuve, et j'y reviendrai plus tard. Il y aurait néanmoins mauvaise grâce à nier le mérite de beaucoup de ses portraits; si le relief leur manque, ils dénotent chez le peintre une finesse et une flexibilité que je me suis plu à lui reconnaître. Quelques-unes de ces figures auraient exigé un trait plus ferme et plus sévère; elles sont sorties des mains de M. Sainte-Beuve quelque peu affadies et efféminées. L'auteur de *Volupté* ne s'est pas assez effacé. Quant à la valeur du livre en lui-même, à son effet, à sa portée, n'osant pas, en ces matières dont tout le monde ne saurait être juge, m'en fier à mon propre sentiment, j'ai demandé l'avis de deux personnes d'opinions différentes, un janséniste et un partisan de doctrines contraires. « Les portraits sont faux, me dit le premier; M. Sainte-Beuve était peu propre, par ses inclinations et la nature de son esprit, à écrire l'histoire de Port-Royal; d'ailleurs je ne l'ai pas lue. » Le second me répondit : « Les portraits sont vrais, et je crois que le livre de M. Sainte-Beuve donne de Port-Royal une idée très juste; au surplus, je ne l'ai pas encore lu. » Comment concilier ces deux dissidents ? Je crains bien que sur un point — le dernier — ils ne se rencontrent avec la masse du public[1].

1. En relisant, non sans effort, les sept volumes de la troisième édition, j'ai été frappé par une phrase qui m'a un peu payé de ma peine : « Le fils de Mme de Sévigné... trouvait que c'était *distillé, sophistiqué, galimatias en quelques endroits et surtout ennuyeux.* » Ah ! que ce jugement du jeune Sévigné sur un traité de Nicole s'appliquerait justement à un plus gros ouvrage ! (1891.)

II

J'ai essayé de démontrer que M. Sainte-Beuve était doué avant tout du sens critique, et qu'en portant son aptitude dans des genres qui ne s'en accommodaient pas entièrement, il avait oublié ce conseil d'un maître qui lui est familier, *l'aimable Horace :*

> Versate diu quid ferre recusent,
> Quid valeant humeri.

Ainsi s'explique son infériorité comme poète, romancier, historien et, pour le trancher net, sa faiblesse d'inventeur. Il est temps de le chercher sur son vrai terrain, de l'étudier là où il a pu, sans danger, développer ses qualités et donner sa mesure en toute franchise. Par combien de phases son esprit a-t-il passé? Lui-même s'est chargé de nous l'apprendre : « Au *Globe* et ensuite à la *Revue de Paris,* sous la Restauration, jeune et débutant, je fis de la critique polémique, volontiers agressive, entreprenante du moins, de la critique d'invasion. Sous le règne de Louis-Philippe, pendant les dix-huit années de ce régime d'une littérature sans initiative et plus paisible qu'animée, j'ai fait, principalement à la *Revue des Deux Mondes,* de la critique plus neutre, plus impartiale, mais surtout analytique, descriptive et curieuse[1]. Cette critique pourtant avait,

1. Trop curieuse et en tout temps, même dans la troisième

comme telle, un défaut : elle ne concluait pas. Les temps redevenant plus rudes, l'orage et le bruit de la rue forçant chacun de grossir sa voix, et en même temps une expérience naissante rendant plus vif à chaque esprit le sentiment du bien et du mal, du juste et de l'injuste, j'ai cru qu'il y avait moyen d'oser plus, sans manquer aux convenances, et de dire enfin nettement ce qui me semblait la vérité sur les ouvrages et sur les auteurs. » (Décembre 1850.)

C'est une habitude de notre temps — quelques-uns diraient un vice — que de se juger soi-même, de marquer les étapes qu'on a parcourues, de reconnaître ses progrès et, pour tout dire en un mot qui a passé de la langue des arts dans celle des lettres, de compter ses

---

phase, où l'on n'avoue pas de pareilles inclinations. A l'appui de cette remarque, voir la *Causerie* portant pour titre *Chateaubriand romanesque et amoureux*. N'est-ce pas pénétrer trop avant et entr'ouvrir des portes qui devaient rester fermées?

La curiosité de M. Sainte-Beuve s'exerce encore sur d'autres sujets moins personnels, mais qu'un goût plus châtié s'abstiendrait d'effleurer. Dans ces cas scabreux le manège est amusant : c'est la fuite de Galatée avec une variante, *cupit ante* VIDERE. M. Sainte-Beuve a donc vu et voudrait bien instruire le lecteur sans se compromettre, il se décide à faire violence à sa modestie, commence par risquer un mot, puis, la tentation devenant trop forte, il se soulage au bas de la page.

Lorsque cette note fut écrite, je n'avais pas lu *Chateaubriand et son groupe*. Dans ce dernier ouvrage l'indiscrétion de M. Sainte-Beuve ne comporte pas le blâme ; elle inspire un autre sentiment, et je fais sur moi-même un grand effort pour ne pas le qualifier.

— Un critique distingué, d'une autre génération, s'est mis plus à son aise. C'est certainement en songeant à *Chateaubriand et son groupe littéraire* que M. Faguet a accusé les livres de Sainte-Beuve de sentir souvent l'antichambre et l'office. (1891.)

différentes manières. On prend ainsi ses précautions contre la critique en lui montrant la voie dans laquelle elle doit s'engager; mais la critique n'est pas toujours d'humeur à se laisser guider, et elle veut faire elle-même une besogne qui, à bien considérer les choses, est sienne. N'étant pas persuadée que tous ceux qui se servent de la plume ont profondément médité la maxime : « Connais-toi toi-même, » et les soupçonnant, lors même qu'ils auraient réalisé le rêve du sage, d'établir une distinction entre la théorie et la pratique, elle tient à intervenir et à se prononcer. M. Sainte-Beuve a eu plus d'une fois l'occasion de relever ce penchant secret qui conduit au culte de sa propre personne, de contrôler des jugements dictés par une complaisance naturelle et de redresser la vérité faussée par une candeur ignorante ou une volonté trop bien intentionnée. Hélas! voir le danger ne suffit pas toujours pour s'en préserver, et il a été amené, comme tant d'autres, à s'infatuer de lui-même.

Il faut se défier de ces classifications trouvées après coup. D'abord elles ne sont jamais très exactes, car ce n'est pas sans quelque violence que l'on divise ainsi les évolutions de son esprit pour les faire rentrer dans des cadres déterminés; ensuite elles ne sont pas l'expression sincère des mouvements de l'intelligence. Vous avez fait, à telle époque, de la critique d'invasion, à telle autre de la critique descriptive, analytique, plus tard enfin de la critique concluante; d'accord, mais dans quelle vue ? En posant cette question je ne saurais me dissi-

muler que je touche un point délicat, un de ceux sur lesquels je me décide à poser et même à appuyer le doigt.

Si ces diverses périodes répondent à des manières différentes de sentir et de comprendre, quel enseignement! Quoi de plus curieux que de suivre un esprit dans ses développements graduels, depuis la libre expansion de la jeunesse jusqu'au travail réfléchi de la maturité! Mais si, par hasard, l'esprit n'est pas seul en jeu, s'il faut se tenir en garde contre des préoccupations et des influences où l'art n'entre pour rien, quel trouble, quelle confusion! Je cherche l'opinion d'un critique, et je suis en présence des passions d'un homme qui se répandent ou se contiennent selon les circonstances. Alors cet ingénieux échafaudage des classifications s'écroule, et celui qui poursuit la vérité est entraîné vers un ordre d'études que j'indique sans l'entreprendre.

Est-ce à dire que M. Sainte-Beuve, en partageant en trois époques sa carrière de critique, ait absolument mal défini le caractère de chacune d'elles? Non certes, sous la réserve des motifs déterminants. Ils ont pu être de plusieurs sortes; je laisse à d'autres le soin de les énumérer.

Il y aurait un travail très instructif à faire et qui consisterait à prendre la pensée de M. Sainte-Beuve, sur le même écrivain, à montrer combien et de quelle manière elle a varié, suivant qu'il analysait en curieux ou qu'il jugeait. Naturellement les contemporains ont eu la

plus grande part dans ces retours imprévus, et ce ne sont pas les moins illustres. Qu'on me permette de ne pas les dénombrer tous, mais d'en nommer un seul, Chateaubriand. M. Sainte-Beuve, alors qu'il n'était pas académicien et qu'il aimait ces salons pour lesquels il professe aujourd'hui une aversion sans doute motivée, fréquentait assez assidûment un lieu choisi, espèce de sanctuaire dont Chateaubriand était le dieu[1]. Là des thuriféraires empressés brûlaient devant l'idole un encens perpétuel, et, s'il faut en croire des indiscrétions récentes, M. Sainte-Beuve se faisait remarquer par la vigueur avec laquelle il agitait la cassolette. Depuis il s'est lassé et il a échangé l'encensoir, *instrument d'analyse,* contre un autre plus concluant, la férule. Je me trompe, la métamorphose a été beaucoup plus grande; si elle a attristé ceux qui se déplaisent au spectacle des misères de ce monde, elle n'a pu surprendre personne, M. Sainte-Beuve ayant pris soin de proclamer lui-même qu'il était l'homme des métamorphoses. Il avait loué avec exagération, il a dénigré avec excès, car ce

1. Sa bouderie contre les salons désarma sous l'Empire. On put le coudoyer alors dans une maison princière d'où, à la vérité, il sortit, non de son plein gré, assez dignement, mais plus haut et mieux renté personnage qu'en y entrant. Un bon juge qui le rencontrait, vers la même époque, dans un salon ouvert aux gens de lettres et aux artistes, me dit : « C'était un causeur charmant; il entourait, caressait les femmes d'une galanterie raffinée, *le dernier des abbés* ». Je détache d'un recueil intime qu'il m'est permis d'entr'ouvrir ce jugement familier : « Toutes les fois que je lis *le Roi d'Yvetot,* je ne puis m'empêcher de songer à Sainte-Beuve, roi lui aussi, roi de la critique, — *et couronné par Jeanneton* dans la période de pleine gloire. (1891.)

n'est pas en critique, même sévère, qu'il est revenu à Chateaubriand, mais en ennemi, poursuivant à outrance l'écrivain, le chrétien, le politique et l'homme, soldant d'un coup un arriéré de rancunes comprimées, de haines longuement amassées. Ce revirement ne se justifie pas, mais il s'explique comme un effet de la faiblesse humaine. C'est le courtisan qui se venge en un jour de vingt années d'adulations.

Qu'on ne se méprenne pas sur ma pensée. A Dieu ne plaise que je prétende contraindre le critique à une immutabilité que la nature humaine repousse! Qu'il se rétracte, qu'il revienne sur ses impressions, c'est son droit, c'est même son devoir! Mais il me semble qu'il se rencontre un âge où le goût tout à fait formé rend des jugements définitifs ; il me semble aussi qu'il existe certains engagements qui commandent la fidélité, sinon par conviction littéraire, du moins par dignité de caractère. Mieux vaut, pour son indépendance, ne les avoir jamais pris. Mieux vaut aussi confesser hautement sa complaisance, que de s'ingénier à trouver des distinctions de doctrine qui dénotent trop d'adresse.

En laissant de côté les articles de début qui parurent dans le *Globe*, le premier ouvrage de M. Sainte-Beuve, comme critique, fut le *Tableau de la poésie française au seizième siècle*. Composé pour un concours, ce travail devint le manifeste du mouvement lyrique qui se produisait alors avec tant d'éclat. L'écrivain, rompant avec la tradition classique qui ne voulait dater que du XVIIe siècle, remontait aux sources fraîches de la poésie fran-

çaise. C'était un retour heureux et profitable vers des poètes injustement oubliés ou dédaignés; depuis ils ont été l'objet d'études nombreuses et intéressantes, mais c'est M. Sainte-Beuve qui eut l'honneur de mettre sur la voie et, comme il l'a dit en une autre occasion, de sonner la cloche[1]. Au *Tableau de la poésie française* succédèrent les *Portraits littéraires,* les *Portraits contemporains,* et les treize volumes de *Causeries du lundi,* tour de force merveilleux que M. Sainte-Beuve était seul capable d'accomplir; puis une *Étude sur Virgile,* et en dernier lieu *Chateaubriand et son groupe.* C'est sur l'ensemble de ces productions et sans tenir compte des différentes manières signalées plus haut, que je me suis rendu compte à moi-même des procédés du critique, de sa valeur, de son rôle.

A quelqu'un qui l'invitait à écrire un grand travail d'ensemble sur une de nos époques littéraires, M. Sainte-Beuve répondait : « Ceci n'est pas mon affaire ; ce qu'il me faut, c'est un petit coin. » Ce mot suffit pour donner la mesure de M. Sainte-Beuve; il l'explique et le représente tout entier, il le peint au vif. En effet, l'étendue l'effraye, les larges horizons le déconcertent; il ne se trouve à son aise que dans un cercle étroit; il s'y établit en maître, et quand il en sort, il a tout vu, tout

1. Il la sonna pour l'honneur, au temps de la jeunesse, par intérêt dans l'âge mûr, « sacrificateur pour ne pas être sacrifié ». Ce libre esprit, détaché de bien des choses, avait un faible pour la popularité, et dans le dernier quart de son existence il la rechercha par différentes voies et en se déliant sans assez de scrupules. (1891.)

scruté, tout analysé; celui qui aurait la prétention d'y rentrer après lui ne rencontrerait plus rien à explorer. Mettez M. Sainte-Beuve en présence d'un vaste paysage, ses regards ne seront attirés ni par la majesté des lignes ni par l'éclat d'un soleil splendide. Il n'aura vu qu'un arbre placé au premier plan, mais il aura compté les branches et jusqu'aux feuilles, et son calcul sera d'une exactitude mathématique. Ajoutez à cela, pour achever l'impression, une petite note poétique entendue, le murmure d'un ruisseau, le chant d'une fauvette, et ce sera tout. Vers quels hommes et quelles œuvres M. Sainte-Beuve sera-t-il porté par cette passion du détail, par cette inclination à se restreindre, à se circonscrire? On le devine aisément. Il aimera le délicat, le raffiné, le précieux plus que le fort; il fréquentera les écrivains du second et même du troisième ordre, avec une prédilection qui lui a été plus d'une fois reprochée. Reproche sensible dont il a essayé de se garantir en affrontant les esprits supérieurs. C'était forcer son talent et rendre ses défauts plus saillants, car il a attaqué les grandes figures par les petits côtés, s'attachant aux détails comme le botaniste au brin de mousse qui végète sur un chêne; il les a côtoyées et tournées au lieu de les regarder en face; pour mieux les mesurer, il les a rapetissées. Mais qu'il étudie un écrivain ingénieux, un bel esprit, il excelle et déploie des ressources prodigieuses; il pénètre son modèle, il le fouille avec une sûreté sans égale. Rien ne lui échappe des sentiments les plus secrets, des mouvements les plus fugitifs, des nuances les plus

insaisissables ; s'il y a un masque, il le soulève ; les fausses prétentions, les arrangements en vue de la postérité, les déguisements les mieux combinés ne sauraient tromper sa perspicacité ; il montre l'homme tel qu'il a été, sans qu'il puisse lui en faire accroire, et il le montre si bien qu'on le connaît à fond avant d'avoir lu ses ouvrages, et qu'on sait à l'avance ce qu'il a pu dire et penser. Rapprochements ingénieux, anecdotes habilement choisies, citations heureuses, renseignements inédits, voilà les moyens dont M. Sainte-Beuve dispose, que son incomparable mémoire lui fournit toujours à propos et qu'il manie avec un art achevé. Qui l'ose reprenne après lui une de ses études, je le défie d'y ajouter rien de nouveau.

La manière de M. Sainte-Beuve se prête parfaitement aux sujets qu'il affectionne. Ses procédés sont ceux d'un peintre de genre, d'un Flamand, moins le fini de l'exécution ; il n'enlève pas une figure d'un trait, il tâtonne, se reprend à plusieurs fois, revient sur les contours, entassant les retouches, multipliant les petits effets, mettant un peu de lumière ici, un peu d'ombre là ; mais, en résultat, reproduisant la vie ou tout au moins une apparence capable de satisfaire les plus difficiles. Ce n'est pas du grand art sans doute, il ne faut pas le demander à M. Sainte-Beuve, talent fin jusqu'à la subtilité, délicat jusqu'à la recherche, souverainement adroit, éveillé, amusant, exquis en plus d'un morceau, mais dénué d'élévation, sans enthousiasme, sans chaleur ; mélange bizarre de qualités et de défauts qui se contre-

disent, franc et tortueux, timide et audacieux, bonhomme (à fleur de peau) et perfide, naïf et souvent tout le contraire, doué d'un goût et d'un tact qui l'ont abandonné quelquefois [1]. Tout cela se mêle et se confond pour former une personnalité curieuse, un type original. Ce qui manque à M. Sainte-Beuve même comme critique, c'est, je le répète, l'entraînement, l'expansion généreuse ; jamais il ne s'est oublié à pousser le grand cri *sursum corda*. Il est trop l'homme des doutes, il craint trop d'être dupe pour se laisser aller au sentiment profond de l'admiration ; il ne communique pas à ses lecteurs la flamme, parce qu'il ne l'a pas en lui-même ; il n'échauffe ni ne transporte. Sa préoccupation est tout autre : il veut plaire et non émouvoir, il s'adresse à l'esprit, jamais à l'âme ; c'est un lettré, ce n'est pas un artiste ; il commande l'attention et non la sympathie. Voilà le grand tort de M. Sainte-Beuve, « ce qui le classe à son rang et le rabaisse dans l'échelle d'élévation des esprits. »

Ne pouvant donner à cette étude tous les développements qu'elle comporte, je voudrais au moins indiquer le plus de points possible, et tâcher de ne rien omettre de ce qui sert à caractériser le critique. A cet effet, je relèverai une ingénieuse observation de M. Sainte-Beuve pour y trouver, non pas un faible, mais le secret de sa force. « Chaque écrivain, dit-il, a son mot de pré-

1. Dans ce passage, pour citer au hasard, où Planche — après sa mort, il est vrai — est traité de cuistre, d'être immonde. Quel to chez un critique qui se piquait d'atticisme ! (1891.)

dilection qui revient fréquemment dans le discours et qui trahit par mégarde, chez celui qui l'emploie, un vœu secret ou un faible. On a remarqué que Mme de Staël prodiguait la *vie ;* elle-même a remarqué que M. de Guibert, dans son discours de réception à l'Académie, répéta je ne sais combien de fois le mot *gloire* ; tel grand poète épanche sans relâche l'*harmonie* et les *flots ;* tel autre, à l'étroit dans cette civilisation étouffante, ne peut s'empêcher de remonter à une scène héroïque et au monde des *géants*... La devise de Nodier, que je n'ai pas vérifiée, pourrait être *grâce, fantaisie, multiplicité ;* celle de Senancour est assurément *permanence.* »

Le mot de M. Sainte-Beuve, que j'ai vérifié, est *plume en main.* Il se retrouve chez lui toutes les dix pages et révèle les moyens auxquels il doit la sûreté et la rapidité de son travail. Lire plume en main, fixer sur-le-champ ses impressions, voilà le secret pour être préparé sur toutes les questions et accomplir le tour de force des *Causeries du lundi.* Toujours prêt! telle pourrait être la devise de M. Sainte-Beuve. Il est impossible de le prendre en défaut; à jour dit, sous bref délai[1], il peut donner sur les hommes et les œuvres son avis, non pas à la légère et par aperçu superficiel, mais raisonné et de

1. Rendons à chacun ce qui lui est dû. La correspondance de Sainte-Beuve nous montre le fécond critique entouré d'auxiliaires désintéressés, dévoués et placés au bon endroit pour faire les recherches et fournir les documents. Ainsi aidé on est plus sûrement et plus rapidement prêt. (1891.)

fond. Don particulier tout à fait distinctif et qui le rend, sans conteste et par excellence,

Arbitre expert sur tous les cas.

Dans la fable de la Fontaine, ce vers, qui s'applique avec tant de justesse à M. Sainte-Beuve, qualifie, comme on le sait, *un saint homme de chat*. Je n'ai pas couru après le rapprochement, mais, puisqu'il se présente, je n'ai garde de le repousser. Il me semble qu'il ajoute un trait à la figure que j'ai entrepris d'esquisser. Littérairement, M. Sainte-Beuve offre bien des rapports avec la race féline. Même quand il joue et qu'il badine, on sent qu'il a des griffes, et ses caresses ont plus d'une fois laissé sur l'épiderme de ceux qui les avaient essuyées des traces sanglantes. J'entends les hommes; avec les femmes, M. Sainte-Beuve rentre ordinairement les griffes et fait patte de velours. Son volume de portraits de femmes se distingue d'ailleurs par d'autres qualités que l'aménité. Jamais il n'a eu plus de charme, de grâce et de souplesse, un art de nuances plus exquis, une pénétration plus fine et en même temps plus discrète, qu'en écrivant sur ces intelligentes et délicates personnes, Mme de Charrière, Mme de Staal, Mme de Caylus, Mme de Longueville, Mlle de la Vallière; je cite au hasard, il faudrait les citer presque toutes. Il les a beaucoup étudiées, il les connaît bien et il l'avoue ingénument. « Avez-vous donc été femme, monsieur, pour prétendre ainsi nous connaître? — Non, madame, je ne suis pas le devin Tirésias, je ne suis qu'un simple mortel qui

vous a beaucoup aimées. » Voilà une raison à laquelle se rendront toujours les femmes et même les hommes. Sa passion a porté bonheur à M. Sainte-Beuve ; elle lui a créé un monde sur lequel il règne en maître. Ceux qui ont tenté les mêmes études ne sauraient lui être comparés : sa supériorité sur M. Cousin — à l'éloquence près — est incontestable. Les quelques pages qu'il a consacrées à Mme de Longueville éclairent mieux cette héroïne que les gros volumes de son confrère, bourrés de textes et de pièces à l'appui. C'est un homme du monde qui cause excellemment et non un rhéteur qui fait la leçon.

Je me suis quelquefois figuré M. Cousin et M. Sainte-Beuve vivant dans le XVIIe siècle et reçus chez la sœur du grand Condé. M. Cousin passe fièrement dans l'antichambre, foudroyant les laquais du regard ; il ouvre brusquement la porte du salon, s'avance la tête haute, faisant résonner ses talons ; il va droit vers la duchesse, s'agenouille devant elle avec exagération, se répand en invectives violentes contre la Rochefoucauld, prononce maladroitement le nom de Nemours, puis, se mettant bientôt en scène, il parle de son culte, de son adoration du beau et du bien, s'étourdit de l'éclat de sa voix, se grise de son geste et sort en triomphateur. M. Sainte-Beuve, au contraire, salue les valets, entr'ouvre la porte du salon, glisse sur le parquet, s'approche discrètement de Mme de Longueville, la laisse parler, l'écoute sans l'interroger, s'insinue peu à peu dans son intimité, reçoit une première confidence avec un intérêt qui en

amène d'autres, s'efface, se recueille, observe et profite. De ces deux visiteurs, lequel comprendra et sentira mieux Mme de Longueville, lequel la fera mieux connaître aux autres ?

En résumé, si le poète[1] et le romancier sont dès à présent condamnés à l'oubli, le critique tiendra une place importante dans l'histoire littéraire de notre temps[2]. Il a eu une influence véritable et un rôle, ce qui n'est pas très commun. Chercheur infatigable, son rôle a été d'élucider bien des points obscurs, de mettre en lumière des figures injustement restées dans l'ombre, de découvrir des faits nouveaux par une conscience de travail et un amour des lettres qu'il faut louer hautement[3].

---

1. En feuilletant un catalogue d'autographes, j'ai trouvé une appréciation de M. Sainte-Beuve par M. Laverdet, marchand d'autographes, que je livre aux curieux sans la commenter :

« 3° *Les Environs de Paris*, couplets qui ne renferment aucune idée, mais beaucoup de mots et de virgules, autographe signé Joseph Delorme, comme il signait quelquefois ses poésies, 2 pages in-8°. » (Vente Laverdet du 6 juin 1849.)

2. Les nouveaux venus le jugent tout à fait à rebours. Contesté comme critique, il est remis en honneur comme poète par les décadents, comme romancier par les intuitivistes (pardon du mot !). (1891.)

3. A notre époque de confusion littéraire, on se rend bien compte de l'utilité de son rôle. Comme nous aurions besoin d'un autre Sainte-Beuve, moins nerveux, moins vindicatif, plus désintéressé, pour mettre, au nom du goût et du sens commun, un peu d'ordre dans notre chaos « sur cette mer flottante où nous voguons sans pôle ni boussole », ainsi qu'il le reconnaissait déjà en 1862 ! Je cherche parmi nos nombreux critiques, dont quelques-uns ne sont pas dépourvus de talent, celui qui pourrait s'emparer de l'autorité nécessaire et devenir une sorte de directeur intellectuel. Peut-être y en aurait-il un s'il écrivait aussi nettement qu'il pense ! (1891.)

J'ai dit, chemin faisant, ce qui lui a manqué pour être un maître, ses torts et ses défauts; au lieu de me répéter, je préfère terminer, comme j'ai commencé, en citant M. Sainte-Beuve et en lui appliquant, bien entendu avec une réserve pour le dernier trait, ce jugement porté par lui-même : « Distingué mais non supérieur, il a des finesses, des artifices de détails, mais point de (grandes) vues et encore moins de caractère. »

A M. Ernest Bersot, membre de l'Institut.

Ce 4 décembre 1866[1].

Mon cher confrère,

Je vous lis ce matin dans les *Débats,* et, le croiriez-vous? moi qui vous lis toujours avec un entier plaisir, je viens vous faire une querelle. Vous vous êtes jeté bien vite sur une question générale, et vous l'avez aussitôt posée ou, mieux encore, traitée avec le bon sens élevé qui est vôtre. Mais, permettez-moi de vous le dire, il ne s'agissait pas tout à fait de cela. M. Vattier a fait des portraits, des portraits fort personnels; il a dit du bien des uns, du mal des autres; il a dit beaucoup de bien de notre cher Sacy, ce qui n'a jamais compromis personne (surtout lorsque Sacy était encore rédacteur en chef des *Débats*); il a même fait acte d'impartialité sur Viennet, ce qui n'est pas non plus merveille : celui-là, Viennet, il a porté la vanité (comme on l'a dit spirituellement) jusqu'au point où elle devient une vertu; mais à l'égard de quelques autres, qu'a fait M. Vattier? qu'a-t-il été? — A mon égard, je le déclare, M. Vattier n'a été ni plus ni moins qu'un *libelliste*.

1. La lettre de Sainte-Beuve est datée du même jour que l'article de M. Bersot.

Trop bien traité peut-être, du côté de l'esprit, pour tous mes derniers ouvrages et mes *Causeries,* je suis perpétuellement dénigré et insulté par lui du côté moral et pour le caractère. De vous à moi, je vous le dis, c'est une infamie. J'ajouterais, si j'osais, c'est une absurdité, car il est impossible que l'homme qui mériterait une partie des éloges donnés par M. Vattier à une si longue série d'articles de critique littéraire pût être celui qu'il présente si odieux au moral, ou si ridicule pour toutes ses œuvres antérieures.

Il est évident que M. Vattier a une passion politique qui a fait tourner dans ses mains la balance. Et il me semble qu'un mot d'avertissement sur ses inégalités de poids et de mesure méritait d'être dit, même par un ami, quand il a votre autorité.

Je n'ai lu que depuis peu cet article de M. Vattier, et c'est à l'occasion d'un travail sur l'Académie dont je me suis chargé pour le guide Ulbach-Hugo. J'avais pris, par la même occasion, les *Quarante Médaillons de l'Académie* de Barbey d'Aurevilly. Au lieu de documents, je me suis trouvé avoir deux libelles.

Il y a un endroit où M. Vattier, esquissant en deux mots une biographie perfide, dit que, porté sur les *fonds secrets* et mon nom y ayant été lu dans la publication de listes qui se fit en 1848, je donnai ma démission de bibliothécaire à la Mazarine. Il veut bien ajouter, comme par grâce, qu'il croit que c'est injustement que

j'avais été soupçonné. En attendant, l'insinuation est lâchée ; on la retire, il est vrai ; mais il y a chance qu'il reste une vague impression de salissure. Tout cela est indigne. Quoi ! lié dès 1824 au *Globe* avec tous les hommes devenus depuis ministres ; vivant dès 1832 dans la familiarité, je puis dire, des Pasquier, des Molé, des Thiers ; bibliothécaire de la Mazarine depuis 1840 seulement et parce qu'il était presque scandaleux que tant d'hommes puissants, mes amis, me laissassent logé au quatrième dans une chambre d'étudiant à l'hôtel garni, ne demandant qu'à obtenir de la considération et à garder de la dignité dans mes rapports de société où je vivais en égalité avec les meilleurs sur le pied de l'esprit; élu membre de l'Académie française en 1844 et dès lors confrère des principaux personnages politiques, j'aurais été acheté en définitive, en l'an de grâce 1847, pour la somme de *cent* francs ; et ces *cent* francs seraient sur les *fonds secrets !* Ma foi, c'est trop bête. Tout cela a d'ailleurs été expliqué de reste, et votre voisin, mon ami Charton, vous dira mieux que personne comment les choses en 1848 se sont passées. Ma démission de la Mazarine a été volontaire, opiniâtrément volontaire; j'ai refusé de MM. Carnot, Reynaud et Charton toutes les explications, incomplètes alors, et, à défaut d'explications qu'ils ne savaient comment donner, les réparations qu'ils avaient l'amitié de m'offrir (comme d'être, avec mon ami Ampère, inspecteur-examinateur dans les provinces pour l'École administrative du Collège de France); j'ai refusé d'eux toute marque publique de

confiance, parce que ma délicatesse avait été blessée d'un seul instant de doute de la part de ce brave mais un peu étourdi Jean Reynaud. N'ayant pas le sou, j'ai été gagner honorablement mon pain en Belgique, tout comme Deschanel depuis, tout comme vous-même, très noble monsieur, vous l'avez fait ailleurs en des temps différents, à l'époque de votre démission. Voilà ce que M. Vattier a tronqué et travesti avec un faux air de concéder la vérité.

Cet ex-collaborateur de M. Lalanne et de M. Laurent Pichat[1] est si peu critique dans le vrai sens, si peu clairvoyant quand il s'agit de moi, qu'il va jusqu'à m'attribuer, du temps que j'étais poète novateur, je ne sais quels sots couplets sur *les Environs de Paris,* et cela parce qu'il a lu cette attribution faite à un *Delorme* sur le catalogue d'un marchand d'autographes : comme si mes titres poétiques, tels quels, n'étaient pas imprimés et recueillis, marqués à leur cachet, bon ou mauvais, mais essentiellement distinct. Il y a un endroit où, à propos d'un livre sur Chateaubriand que j'ai eu le courage de faire, M. Vattier exprime son dégoût. Ah! ce dégoût, je

1. « Vous m'avez un peu étonné, l'autre jour, vous le dirai-je ? avec le nom de L... P... Ils peuvent avoir des qualités et ils en ont, j'aime à le croire, mais ce sont des hommes de parti ; ils écrivent sous le *pseudonyme* dans des journaux violents et ennemis, ils insultent en croyant peut-être bien faire. » (*Lettres à la Princesse*, p. 55.)

Il était indispensable de citer ce passage qui explique pourquoi mon nom est accolé à celui de Laurent Pichat, dont je m'honore d'avoir été le collaborateur *purement* littéraire.

le rends bien à ceux qui ne peuvent supporter la vérité, et qui n'attribuent le zèle de la produire tôt ou tard qu'à des motifs bas et personnels.

Enfin, mon cher monsieur Bersot, tout ceci est pour vous dire que, puisque vous êtes un des organes de la vraie critique, de celle qui est probe, ingénieuse, élevée, il y avait pour vous, dans les éloges que vous donnez à un auteur qui est sans doute de vos amis, une légère ou plutôt une ferme réserve à faire, non pas en mon nom, mais au moins en général, sur ce qu'il pouvait y avoir d'injuste et même d'outrageux dans quelques-unes de ses appréciations académiques. Car ce ne sont pas seulement ses *conclusions,* mais les éléments de ses conclusions qui offensent; et ce qui est faux, à ce degré blessant, mérite d'être noté. Il y a eu là, de sa part, je ne crains pas de le répéter, une véritable diffamation à mon endroit.

En un mot, si, dans un livre que j'aurais eu à juger, Bersot avait été traité avec l'indignité dont M. Vattier a usé à mon sujet, j'aurais cru devoir faire remarquer à l'auteur qu'il *se trompait quelquefois du tout au tout.*

Mais voilà que je cause déjà avec vous comme si j'étais votre voisin.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE.

Il était loisible à M. Sainte-Beuve de ne pas se déclarer satisfait d'appréciations où cependant la part de l'éloge, comme il l'a reconnu, était distribuée d'une main libérale; mais que, cinq ans après, il se soit senti blessé au point de perdre si complètement l'équilibre et de se répandre en injures et en divagations indignes de son goût et de son esprit[1], quelle misère! et quel trait de caractère!

Quand les directeurs de la *Correspondance littéraire* me proposèrent d'exprimer, en toute sincérité, ma pensée sur une catégorie de nos contemporains, je ne me dissimulai pas les dangers de l'entreprise. Un instant j'eus la naïveté de croire que je les avais conjurés; je venais de lire sous la signature d'un écrivain circonspect, M. Alfred Mézières, ces lignes rassurantes : « Qu'il est difficile de bien parler des contemporains, de se garder, en les jugeant, de trop de complaisance ou de sévérité, de se placer d'avance à ce degré de justice et d'impartialité où la postérité se placera, si elle s'occupe d'eux! M. Vattier y excelle à force de sagacité et de mesure[2]. » Du compliment — et je regrette d'être dans la

1. Sainte-Beuve, « cet homme d'esprit à colères de dindon », est un mot à retenir de Barbey d'Aurevilly. C'est bien le moins que je fasse intervenir l'auteur des *Médaillons de l'Académie*, puisque nos deux noms ont été enchâssés dans la même invective. On peut dire moins pittoresquement, en se servant toutefois d'une expression de Montaigne, que ce critique — qui ne pouvait souffrir d'être critiqué — n'avait pas toujours l'âme en bonne assiette.

2. Le *Temps* du 20 août 1866.

nécessité de le copier — le dernier mot m'avait particulièrement touché, parce qu'il interprétait fidèlement ma pensée et définissait la règle que je m'étais tracée de tempérer par la forme les désaccords qui pourraient se produire sur le fond. Toute contraire a été l'opinion de M. Sainte-Beuve pour son compte personnel aussi bien que pour le compte de confrères embarrassants à désigner, et il a fulminé des griefs qui ne mériteraient guère d'être relevés, s'ils ne me fournissaient pas l'occasion d'ajouter quelque chose à l'esquisse de 1861.

D'abord je suis coupable d'avoir, dans « une biographie perfide », parlé de cette vieille affaire des fonds secrets dont il venait de raviver le souvenir en nous racontant pour quelle raison il était allé déshabiller Chateaubriand devant les étudiants de l'Université de Liège. Cette courte et innocente notice n'est pas de moi, j'en fais l'aveu qui n'importe pas au litige ; elle fut ajoutée sur les épreuves, à titre de renseignement sommaire. Je me serais abstenu de rappeler un incident sans intérêt ; mais celui qui a complété mon travail, nullement un ennemi, s'était proposé d'apporter un témoignage de sympathie. J'ai payé les frais de ses bonnes dispositions. « C'est trop bête ! » s'est écrié M. Sainte-Beuve. Oui certes, il eût été « trop bête » de croire qu'un écrivain de cette autorité fût capable d'aliéner sa liberté en échange d'une somme de cent francs, plus « bête » encore de tenter de le faire croire aux gens les plus défavorablement prévenus. Si une aventure dans laquelle il avait joué un rôle piteux ressortait de

l'oubli où il désirait l'ensevelir, c'était par sa faute, et l'équité lui commandait de frapper sa poitrine et non le dos du prochain.

En second lieu, je me suis permis, à propos des évolutions de son jugement sur Chateaubriand, de rechercher les causes d'une versatilité dont quelques autres encore, et non des moins grands, ont eu à souffrir. De toute évidence, le critique « sensible jusqu'à la maladie » et rancunier vengeait des querelles étrangères à la littérature. Aussi l'ai-je dit, comme c'était mon droit, sans perdre le respect, quoique, d'après M. Renan, le critique n'y soit pas tenu même envers les vivants, mais avec la franchise qui constitue l'unique mérite de mes essais et dont tous ne m'ont pas su mauvais gré. Est-ce là faire des portraits « personnels » ? Il fallait que sa susceptibilité l'égarât étrangement pour que M. Sainte-Beuve en vînt à méconnaître un droit qu'il avait si largement exercé, sondant non seulement l'écrivain, mais l'homme *intus et in cute,* selon son expression[1]. Et quelle défaillance de mémoire chez quelqu'un qui se souvenait de tout ! Frappé autrefois de certaines métamorphoses de Lamartine, une de ses illustres victimes, n'avait-il pas exprimé le regret de surprendre le noble poète « infidèle à ses origines, à ses précédents, à l'ordre d'opinion, de doctrine, et pour tout dire de *bienséances,* où il avait passé toute sa jeunesse » ? Je n'ai pas, dans les

1. N'est-ce pas ici le lieu de remarquer avec M. Nisard qu'il a abusé des détails biographiques, « de ceux surtout qui mettent en relief les petits côtés des grandes figures » ?

développements de ma pensée, poussé de pointe plus en avant. Quant au dégoût que M. Sainte-Beuve prétend m'avoir inspiré et qu'il renvoie aux gens incapables de supporter la vérité, c'est un mot brutal qui ne serait jamais tombé de ma plume, eût-il traduit exactement mon impression sur ses procédés pour peindre Chateaubriand dans une nouvelle et définitive manière.

A son tour il s'est inquiété du mobile auquel j'avais obéi, et il m'a acusé de passion politique. Comment donc ! un sectaire seul était capable de rester insensible aux beautés des *Rayons jaunes* ou de *Monsieur Jean.*

Qui méprise Cotin n'estime point son roi.

C'est lui que la passion politique avait animé le jour où il écrivit ce fameux article des *Regrets* reproduit aussitôt par l'organe du gouvernement et dirigé contre des personnes que César venait de bâillonner. Et ces vaincus étaient des amis de l'écrivain, mieux encore des familiers, ayant eu, à la vérité, le tort de s'apercevoir un peu tard qu'il n'était pas décemment logé. Le morceau est achevé, étincelant de verve et d'ironie, aigu comme la lame d'un bistouri. Du coup le collaborateur du docteur Véron[1] avait marqué au sénat la place après laquelle ses nouveaux patrons, aussi imprudents que les anciens, le laissèrent soupirer treize ans.

1. Véron avait rendu à M. Sainte-Beuve un service signalé en lui ouvrant les colonnes du *Constitutionnel.* Lorsque le docteur mourut, il ne se mit pas en dépense d'oraison funèbre, rien qu'une phrase courte et désobligeante (*Lettres à la Princesse,* p. 303). Toute son indépendance n'était pas dans l'esprit.

Il lui seyait bien de se vanter[1] plus tard de n'avoir jamais fait d'article sur l'histoire de César « comme M. de... », nommé sénateur huit mois après lui, « ou M... », qui florissait, dès 1853, au palais du Luxembourg. D'ailleurs l'assertion n'était pas exacte; il avait écrit un commencement d'article conservé dans le treizième volume des *Nouveaux Lundis,* dont le ton contraste avec celui de la lettre, du 3 avril 1865, au prince Napoléon, où il ne marchande pas son dévouement à l'empereur et à un régime qui assurait « une France honorée et paisible ». Je n'avais pas jeté cette diatribe dans un des plateaux de la balance pas plus que je n'y mis d'arrière-pensées par la suite en pesant M. de Sacy, plus sincèrement rallié au régime impérial que son confrère et dont la situation au *Journal des Débats* était fort amoindrie en l'an 1865. Si j'avais été de ceux qui sacrifient leurs convictions à leurs intérêts, n'était-il pas plus avantageux d'offrir à M. Sainte-Beuve un encens pur de mélange?

Enfin M. Sainte-Beuve m'a reproché de lui avoir attribué, sur la foi d'un marchand d'autographes qui n'était pas dénué de connaissances littéraires, « de sots couplets sur les environs de Paris ». De ce méfait je suis innocent, m'étant borné à transcrire en dehors de mon texte, et sans commentaire, un extrait de catalogue où

1. *Lettres à la Princesse,* p. 245. J'ai déjà cité cette correspondance, qui, vide d'intérêt, fait cependant honneur à M. Sainte-Beuve; elle le montre volontiers serviable, quand l'amour-propre littéraire n'est pas en jeu.

ses titres poétiques paraissaient, pour employer sa phraséologie, marquées à un cachet reconnaissable[1]. La pièce appartient à un faux Joseph Delorme, soit! et sans discuter si elle est indigne du véritable, mieux vaut reconnaître que la perspicacité de M. Laverdet s'était trouvée en défaut sur le style d'abord, ensuite — le cas était plus grave — sur l'écriture. Et lors même que j'aurais été responsable d'une erreur étrangère, y avait-il lieu de pousser les hauts cris pour une peccadille? Lui, critique d'une rare sagacité et si respectueux de l'exactitude, n'a-t-il pas commis d'aussi condamnables méfaits? Pour ma part, je me serais gardé de déclarer qu'il s'était trompé « du tout au tout », en donnant un jour à Horace le *mens sana in corpore sano* de Juvénal ou en confondant Joseph-Justin Scaliger avec Jules-César Scaliger, le père au lieu du fils. Mais on pourrait prendre Sainte-Beuve plus sérieusement en faute : par exemple, quand il écrit sur Musset : « Son principal mérite est d'avoir réintroduit dans la poésie française l'esprit que semblaient en avoir banni l'imagination et le lyrisme[2]; » alors qu'il se hasarde à prédire que « la Postérité, ce grand pasteur au regard sommaire », nommera les poètes du siècle dans l'ordre suivant : Lamartine, Vigny, Hugo, Musset[3]; ou bien quand il classe parmi les successeurs

1. Pas si reconnaissable. Je renvoie le lecteur aux numéros des 10 juillet et 10 août 1890 de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*.

2. Les *Cahiers* de Sainte-Beuve, p. 128. A ce compte, *Mardoche* serait supérieur aux *Nuits*.

3. *Portraits contemporains*, édition de 1869, t. II, p. 219. Et le cinquième poète du siècle?

de Béranger « Colmance, l'auteur de *Ohé les petits agneaux* et des *Bottes à Bastien* », surtout après avoir eu soin de rattacher Béranger « à la postérité directe et si française de Rabelais, Molière et la Fontaine[1] ». Mais j'ai presque honte de ces représailles; c'est de la petite guerre, comme il se plaisait trop souvent à la faire.

Allons maintenant au fond des choses. Si fin que s'estimât M. Sainte-Beuve, si frotté qu'il fût de casuistique, il ne pouvait nourrir l'espoir de duper M. Bersot, ni même un moraliste moins versé dans la science du cœur humain. Aussi ne me suis-je pas mépris aux causes d'une colère qui se rallumait si vivement, après avoir couvé plusieurs années; j'avais touché la fibre sensible en exprimant avec netteté mon opinion sur le poète. A toute époque, à tout âge, le faible de Sainte-Beuve a été de prétendre à un rang « parmi ceux qui parlent la langue divine », au milieu des « aigles » ou des « cygnes ». Trop pénétrant pour ne s'être pas rendu compte qu'il était ignoré de la foule et peu goûté par l'élite, il s'est vengé de ses froissements d'amour-propre sur les rivaux plus favorisés. L'envie qui le dévorait, cette envie qu'il lui fallait cacher comme une plaie honteuse quand il s'occupait des poètes en public, se trahit lorsqu'il les reprend dans l'ombre du cabinet; cela rend instructive et amusante la lecture de cette espèce de confession révélée, en 1876, sous le titre de *Cahiers de Sainte-*

1. Les *Cahiers*, p. 139.

Beuve[1]. N'a-t-il pas cité quelque part cette réflexion du poète grec dans sa gracieuse pièce des *Cigales* : « Il n'est pas juste qu'une chanteuse périsse du bec d'une de ses semblables. » Non, cela n'est pas juste, mais il ne faut pas compter sur la justice d'une chanteuse qui manque de voix.

Je me suis imposé la tâche de relire, après un long repos, la production lyrique de Sainte-Beuve. A la poursuite du poète, j'ai rencontré, toujours et partout, comme autrefois, le critique. Non, décidément, il n'a jamais brûlé de la flamme sacrée, celui qui s'interrompt dans l'expression du sentiment le plus intime, pour faire remarquer qu'il chante le même souvenir que Voltaire sur un ton différent.

Ah! frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie.

Mais la baguette de Moïse n'était pas dans ses mains, et l'onde n'a jamais jailli du rocher. Le poète qui nous émeut l'emportera toujours sur le plus habile des ouvriers en prosodie; encore n'était-il pas de ceux-là. Je donnerais les *Poésies de Joseph Delorme*, les *Consolations*, les *Pensées d'août* et le quatrième recueil[2] par-dessus le

---

1. Ce sera bien autre chose encore, si un ami maladroit s'avise jamais de publier les *Mémoires inédits*, dont l'existence a été récemment portée à notre connaissance. Nous aurons alors le Sainte-Beuve des dessous, je n'ose dire des bas-fonds, un Sainte-Beuve trop complet.

2. Reprendre, après avoir fermé le *Livre d'amour*, certain article où il ne songeait pas assez à lui, en morigénant Lamartine : « O Pudeur du poète, es-tu donc perdue avec les autres pudeurs? »

marché, pour un sonnet où la plus mince corde du cœur aura vibré, pour une simple chanson attendrie, la *Fermière* d'Hégésippe Moreau, ou la romance de ce Chateaubriand contre lequel il a lancé, sans entamer le granit, ses petites phrases que MM. de Goncourt ont comparées à des fourmis envahissant un cadavre et qui « nettoient une gloire en dix minutes ».

Écarter de son front le laurier qui donne l'immortalité, c'était impardonnable ! J'ai fait pis encore. En soulignant dans un sonnet saugrenu deux adjectifs, j'ai atteint le Sainte-Beuve « amoureux et romanesque » ; je l'ai cerné de ce trait non à la Mantegna, mais à la Daumier, qui transforme le sourire en grimace. *Cruel,* lui ! *Ingrate,* elle ! Il n'en a pas fallu davantage pour que le correspondant de Bersot se crût en butte à un parti pris de le dénigrer perpétuellement, « de l'insulter du côté moral et pour le caractère ». Que de venin dans une espièglerie typographique !

Plus franc que Sainte-Beuve, je ne reculerai devant aucun aveu, maintenant que ma pensée peut rejeter les voiles dont elle avait dû s'entourer. Aussi bien ne s'était-il pas trompé à mes précautions de style, à ma réticence finale ; il avait senti que si je l'appréciais à son prix dans le genre secondaire[1] où il a été supérieur et

1. L'abbé de Choisy, au nom de l'Académie française, était allé rendre visite à Barbier d'Aucour qui s'acheminait vers sa fin. Après les civilités d'usage, l'abbé dit, en guise de consolation : « Vous laissez un nom qui ne mourra pas. — Je ne puis m'en flatter, répondit le moribond. Je n'ai fait que de la critique, et ces sortes d'ouvrages ne sont pas durables. » Ils sont sujets aux chan-

que lui-même, trop modeste pour l'auteur d'une histoire — fragmentaire — de la littérature de tous les peuples et de toutes les époques, a qualifié de médiocre, mon estime n'était pas au niveau de mon admiration. Je crois, sans empiéter sur les droits de l'avenir, que par la suite on ne jugera pas autrement ce merveilleux lettré qui ne saurait, quoi qu'on ait osé l'écrire, compter parmi les grands esprits du XIXe siècle. En lui, comme en quelques-uns encore de plus large envergure, le talent a été au-dessus du caractère, ce qui est particulièrement fâcheux pour un critique. L'absurdité — je reprends ses propres expressions — consisterait non pas à constater, mais à contester cette vérité banale qu'il a proclamée en plusieurs rencontres, appuyant même une fois son opinion de l'autoritée respectée d'André Chénier :

> Un mortel peut toucher une lyre sublime
> Et n'avoir qu'un cœur faible, étroit, pusillanime.

C'est la conclusion de 1861, puisée, il est vrai, à une source qui n'est pas la même. Lui eût-elle causé moins d'irritation ? Peut-être. Lyre sublime l'aurait fait passer sur le reste.

---

gements qui s'opèrent dans les goûts, comme dans les mœurs ; ils ont le sort des modes. Depuis vingt-deux ans que Sainte-Beuve a disparu, est-ce que sa physionomie littéraire a été épargnée par les rides ? Est-ce que son œuvre n'a pas déjà un je ne sais quoi de vieilli et de légèrement suranné ? Peut-être dans cinquante ans retrouvera-t-elle la fraîcheur qu'elle a perdue ?

FIN

TABLE

Pages.

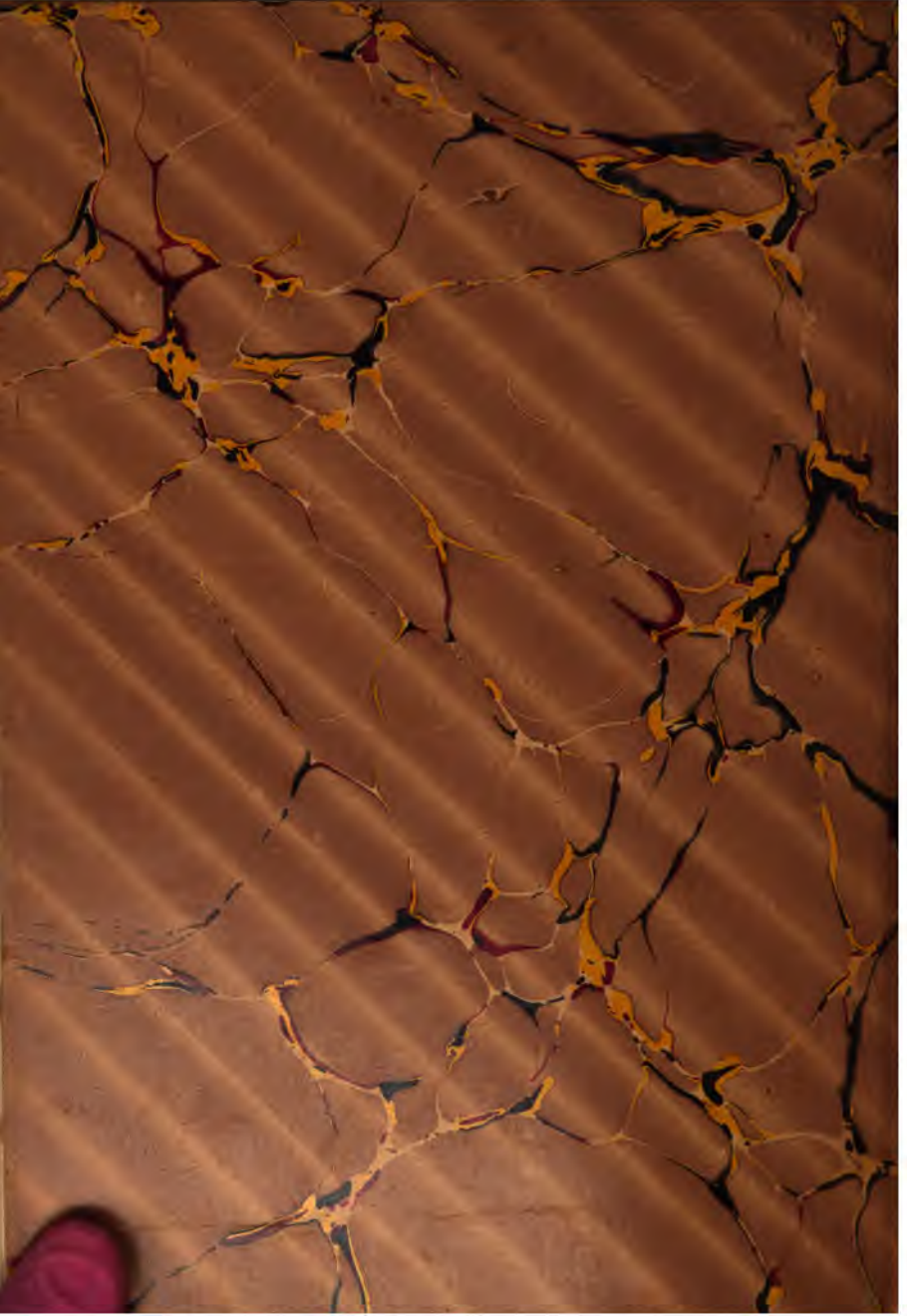
Avertissement 7

Sainte-Beuve (étude de 1861) 9

Lettre de Sainte-Beuve à Bersot 41

Éclaircissements en réponse à la lettre de Sainte-Beuve 47

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules Bardoux, Directeur.



PQ 2391 .Z5 V3 C.1
Sainte-Beuve
Stanford University Libraries
.3 6105 038 069 832

PQ
2391
Z5V3

Stanford University Libraries
Stanford, California

Return this book on or before date due.

NOV 30 '67